CORINA BOMANN

À LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

*

L'ESPOIR DE SOPHIA

POCHE CHARLESTON

CORINA BOMANN

À LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ
L'Espoir de Sophia

Berlin, 1926.
À seulement 20 ans, Sophia Krohn voit sa vie s'effondrer. Brillante étudiante en chimie, elle rêvait de reprendre la droguerie familiale et d'y vendre ses propres produits de beauté, mais lorsqu'elle tombe enceinte, son père la met à la porte. Anéantie, Sophia décide de tenter sa chance à Paris. Malgré sa modeste situation, elle continue de croire en son rêve et fabrique des crèmes dans la petite cuisine de sa pension parisienne. Jusqu'au jour où elle rencontre la grande Helena Rubinstein, qui lui propose un poste à deux conditions : la suivre à New York et s'abstenir de se marier pendant les dix prochaines années…

Une saga fascinante dans l'univers des cosmétiques de luxe à Berlin, Paris et New York, portée par une héroïne libre et attachante qui souhaite construire sa vie comme elle l'entend, loin des carcans imposés par son sexe.

« Superbement documenté et captivant ! »
Für Sie

Corina Bomann vit dans la campagne allemande, où elle peut écrire en toute tranquillité. Romancière à succès, elle est l'autrice de nombreux ouvrages figurant fréquemment dans les listes des best-sellers du monde entier, qui se sont vendus à plus de deux millions d'exemplaires. *À la recherche de la beauté : L'Espoir de Sophia* est lauréat du prix Charleston Poche 2026.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-584-4
9 782385 295844

9,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère

FABRIQUÉ EN EUROPE
éditeur écoresponsable
POCHE CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Design et illustration : © Constance Clavel

À LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

*

L'ESPOIR DE SOPHIA

De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Île aux papillons, 2014 ; Charleston poche, 2022

Les Héritières de Löwenhof : Le Choix d'Agneta, 2022 ; Charleston poche 2023

Les Héritières de Löwenhof : Le Secret de Mathilda, 2022 ; Charleston poche 2023

Les Héritières de Löwenhof : La Promesse de Solveig, 2023 ; Charleston poche 2024

Le Jardin au clair de lune, 2016 ; Charleston poche, 2025

À la recherche de la beauté : Le Rêve de Sophia, 2026

Titre original : *Die Farben der Schönheit (Band 1) - Sophias Hoffnung*
Copyright © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin. Publié en 2020 par Ullstein Verlag.
Tous droits réservés.
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-584-4
Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Corina Bomann

À LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

*

L'ESPOIR DE SOPHIA

Roman

Traduit de l'allemand
par Corinna Gepner

POCHE
CHARLESTON

CHAPITRE 1

1926

En sortant de l'immeuble, je sentis la fraîcheur humide de mars s'insinuer sous mes vêtements. Le ciel était resté gris et couvert toute la journée, et voilà que la bruine faisait son apparition.

Il n'était pas encore 17 heures, mais les réverbères s'allumaient peu à peu. Des hommes d'affaires en manteau de laine et des femmes en pèlerine circulaient d'un pas rapide sur le trottoir. Des ouvriers coiffés d'une casquette, le col de la veste relevé, rentraient chez eux après leur journée de travail. Çà et là, une silhouette vêtue d'un pardessus de soldat en loques mendiait, assise par terre contre une façade d'immeuble.

Avec mon manteau turquoise et mon chapeau cloche assorti, je n'étais qu'une passante anonyme parmi tous ceux qui se hâtaient vers la station de métro Kaiserplatz.

Frissonnante, je glissai mes mains dans mes poches. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et, en dépit

du froid, ma chemisette était trempée de sueur. Il me semblait encore sentir ces mains étrangères palper mon corps. Personne ne savait que ma pire crainte venait de se confirmer.

Mes pensées se tournèrent vers Georg. Viendrait-il ? Entrer en contact avec lui en dehors du laboratoire était risqué. Comme il était mon professeur à la faculté de chimie, la prudence était requise. De trop longs et trop fréquents entretiens à l'université auraient pu éveiller les soupçons. Notre correspondance se limitait à des bouts de papier que nous nous remettions en cachette ou insérions dans des ouvrages de la bibliothèque dont nous avions la certitude que personne ne les emprunterait.

C'était presque toujours lui qui prenait l'initiative lorsque nous voulions nous retrouver en dehors des moments prévus. Ce matin-là, toutefois, je lui avais glissé un billet dans la main après le cours. Il m'avait jeté un regard inquiet, mais il fallait absolument que je lui parle.

Je m'enfonçai dans la pénombre de la station de métro. La saleté et l'humidité rendaient les marches glissantes, et l'odeur caractéristique d'huile et de ciment me monta aux narines. J'aimais le métro et je le prenais généralement pour me rendre le matin à l'université Frédéric-Guillaume.

Les gens se pressaient sur le quai, où un contrôleur faisait les cent pas. Un roulement bruyant annonça l'arrivée de la rame. Quelques passagers firent un pas en arrière tandis que d'autres tendaient le cou ou allumaient une cigarette.

Le train s'arrêta, les portières s'ouvrirent et les voyageurs qui en sortirent se mêlèrent à ceux qui montaient. Je cherchai une place à côté de la porte pendant que

d'autres se dirigeaient vers les bancs du fond. Quand la rame démarra, je fixai l'obscurité derrière les fenêtres afin de ne croiser aucun regard.

Je descendis deux stations plus loin, ressortis du métro et pris la direction du *Café Helene*. L'établissement avait ouvert après la guerre, à l'initiative de la femme d'un officier mort sur le front. Elle touchait une pension confortable et paraissait plutôt satisfaite de son sort. Lorsqu'elle était là, elle se montrait pleine d'entrain.

Je fus accueillie par le délicieux arôme du café et, sous l'effet de la chaleur qui régnait dans la salle, mes lunettes s'embuèrent. Je les ôtai pour en essuyer les verres, puis jetai un coup d'œil autour de moi. La plupart des tables étaient inoccupées. Un couple d'un certain âge était installé au fond, à côté des fenêtres. Un jeune homme à l'aspect négligé fouillait fébrilement dans la poche de sa veste. Je ne connaissais personne, ce dont je fus soulagée. Georg et moi pourrions parler sans être dérangés.

Je choisis une banquette d'angle placée contre le mur, où l'on n'était pas exposé directement à la vue de ceux qui entraient. J'ôtai mon chapeau, rajustai avec nervosité mon chignon bas et me débarrassai de mon manteau. Puis je consultai ma montre, un cadeau que mon père m'avait offert en août pour mes vingt ans. Il était très fier de moi et de la façon dont se déroulaient mes études de chimie. Son rêve était que je reprenne son commerce de droguerie. Pour ma part, je m'étais lancée dans ce cursus avec l'idée de créer moi-même un jour des produits de beauté.

Il était presque 17 heures.

En temps ordinaire, Georg était la ponctualité même, mais il pouvait avoir été retardé pour de multiples raisons : un message de sa femme, dont il vivait séparé

depuis qu'elle avait demandé le divorce ; un problème de santé de son fils ; une rencontre imprévue avec un collègue ou une discussion en fin d'après-midi avec le doyen.

— Qu'est-ce que ce sera, mademoiselle ? dit une voix féminine, m'arrachant à mes pensées.

Ce jour-là, le service était effectué par Hilde, la sœur de la propriétaire. Elle était toujours munie d'un petit bloc, sur lequel je ne l'avais jamais vue noter quoi que ce soit.

— Un café, je vous prie. Et un verre d'eau, ajoutai-je.

Je n'avais pas faim et j'étais si nerveuse que j'aurais pu me dispenser du café. Mais Hilde n'aurait pas compris que je m'installe sans consommer.

— Une petite part de streusel ? s'enquit-elle.

— Pas aujourd'hui, merci, répliquai-je, la gorge nouée à la simple idée de manger.

— Vous êtes si mince que vous pourriez vous le permettre, insista-t-elle après m'avoir jeté un regard inquisiteur.

— Une autre fois, répondis-je en me forçant à sourire.

Elle acquiesça et repartit.

Je me renversai dans mon siège et fermai les yeux un instant, repensant à la crainte que j'avais éprouvée lorsque j'avais informé mon père de mon désir d'étudier. C'était un homme de devoir, d'une grande sévérité, et je redoutais un refus de sa part. Contre toute attente, il s'était montré ravi. « Un jour, tu régneras sur l'empire de la droguerie Krohn ! » avait-il lancé avant de me serrer dans ses bras – un geste rare chez lui.

Peut-être que je me mettais martel en tête pour rien…

Je sursautai en entendant tinter la clochette de la porte et rouvris les yeux. Mon pouls s'accéléra lorsque

je vis entrer un homme vêtu d'un manteau de tweed marron. Quand il ôta son chapeau, toutefois, je constatai qu'il s'agissait d'un inconnu. Il alla s'asseoir à une table près d'une fenêtre. Je poussai un soupir de soulagement. Si notre discussion était incontournable, j'étais contente d'avoir encore un instant pour moi.

Au début du semestre précédent, nous avions commencé à travailler avec le Dr Georg Wallner, qui succédait à un professeur parti à la retraite. S'il avait dix-huit ans de plus que moi, il était très jeune pour être maître de conférences. Il enseignait tout en préparant son habilitation, ce qui m'avait beaucoup impressionnée.

Je me souvenais comme si c'était hier que son regard, en parcourant les rangées de bancs de l'amphithéâtre, s'était attardé un instant sur moi. Ma promotion comptait peu de filles alors même que les étudiantes étaient chaque année plus nombreuses puisque l'université employait beaucoup de femmes chargées d'enseignement.

Ma vue avait paru surprendre Georg. De mon côté, j'avais rougi et baissé les yeux, sans comprendre pourquoi mon cœur s'était mis soudain à battre à grands coups.

Pendant le cours, je n'avais cessé de l'observer à la dérobée. Il était si différent des autres professeurs, dont la plupart avaient l'âge d'être mon grand-père. J'étais la proie de sentiments que je n'avais encore jamais connus. Je ne faisais pas partie des filles que courtisaient les jeunes gens. Mes lunettes à monture en nickel semblaient me rendre invisible. Mon père affirmait qu'elles me donnaient l'air intelligent, mais ce n'était pas là un charme propre à séduire un garçon.

Au fil des semaines, nos regards n'avaient cessé de se rencontrer. Je n'osais pas prendre la parole, dans la crainte de lui paraître stupide et naïve.

Puis était venu le jour où il m'avait convoquée pour un entretien. C'était peu avant les examens du semestre. Au cours du séminaire, j'avais fait mieux qu'un de mes condisciples masculins en terminant plus rapidement une série d'expériences.

« Vous êtes très douée pour la chimie, dit le Dr Wallner en s'accoudant nonchalamment sur son bureau. Comptez-vous faire une carrière scientifique après vos études ?

— Non, laissai-je échapper.

— Ah ? Voilà qui est étonnant. Nos étudiants donnent plutôt l'impression d'avoir envie d'intégrer le corps enseignant.

— Je… J'aimerais…, commençai-je d'une voix mal assurée. J'aimerais plutôt être dans la fabrication. Fabriquer des produits vendus dans les drogueries.

— Vous voulez entrer dans l'industrie chimique ? demanda-il en souriant. Vous pensez vraiment qu'une femme telle que vous devrait travailler chez Hoechst et consorts ?

— Ce qui m'intéresse, ce sont les produits cosmétiques, rectifiai-je. Mon père possède une droguerie. Si je veux pouvoir connaître et fabriquer les articles qu'il vend, il faut bien que je sache comment ils sont faits, n'est-ce pas ? »

Il parut surpris.

« C'est un raisonnement qui se tient. Cela dit, vous ne devriez pas écarter d'emblée l'idée d'une carrière universitaire. »

Il marqua une pause, et le regard dont il me gratifia plongea tout mon corps en émoi.

« Et si vous deveniez mon assistante ? Comme vous le savez, je prépare mon habilitation. Avoir à mon côté un esprit clair me serait utile. Qu'en pensez-vous ? »

Quoique brûlant de répondre par l'affirmative, j'hésitai. Je savais ce que dirait mon père : il me mettrait en garde contre le risque de me faire exploiter. Heinrich Krohn était ainsi fait qu'il voyait des menaces partout.

Cependant, le Dr Wallner éveillait en moi des sentiments que je n'avais jamais éprouvés. La nuit, étendue dans mon lit, je pensais à lui. Parfois, j'imaginais des rencontres fortuites, des caresses timides – ou des choses qui me faisaient rougir. Mon amie Henny, employée dans une revue de danseuses nues, en aurait ri.

Je me ressaisis. Le Dr Wallner était marié, tout le monde le savait. L'intérêt qu'il me témoignait était purement professionnel, cela ne faisait pas de doute. Mes sentiments ne regardaient que moi.

« En quoi cela consisterait-il ? m'enquis-je.

— Nous nous retrouverions une fois par semaine, le jeudi par exemple – ce jour-là, j'ai peu de cours. Votre tâche consisterait à effectuer des recherches pour moi et à m'assister dans mes expériences. À la condition, bien sûr, que cela ne vous détourne pas de vos études. »

Mon cœur frémit tel un papillon. Si seulement j'avais pu lui avouer quel plaisir j'aurais eu à me laisser détourner !

« Je devrais pouvoir y arriver », acquiesçai-je, les joues empourprées.

Un sourire éclaira les traits du Dr Wallner.

« Alors vous acceptez d'être mon assistante ?

— Très volontiers », acquiesçai-je en souriant avant de baisser les yeux avec gêne.

La première fois que je pénétrai dans son laboratoire, je fus fascinée par la simplicité de l'aménagement, ainsi que par l'équipement, bien plus moderne que ce que nous avions à notre disposition. Georg travaillait dans le domaine de la thermochimie. Il me parla de figures légendaires telles que Van't Hoff et Walther Nernst, et de son ami Otto Hahn, deuxième directeur de l'institut Kaiser-Wilhelm, à Dahlem.

Dans son laboratoire, j'avais l'impression de respirer pleinement. Et, même si mes projets professionnels étaient tout autres, travailler avec lui et pour lui me donnait des ailes.

Un jour, je ne saurais dire quand exactement, l'atmosphère changea entre nous. Si, au début, nos relations avaient été strictement professionnelles, elles évoluaient peu à peu vers une intimité croissante. Nos conversations se faisaient plus personnelles. Il me parlait des difficultés qu'il rencontrait avec son épouse. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse être malheureux en ménage. Le jour où il m'apprit qu'elle demandait le divorce, je partageai sa peine.

Peu après, il commença à me faire des compliments. Il vantait la teinte caramel de mes cheveux, dont je n'avais jamais eu conscience, et mes yeux mordorés, héritage d'une grand-mère que je n'avais pas connue. Il me donnait l'impression d'être quelqu'un de spécial.

J'étais déstabilisée qu'il ait perçu mes sentiments pour lui et y réagisse en conséquence. Un soir, au moment de prendre congé, il m'attira à lui et m'embrassa. J'aurais dû m'indigner, je le savais, mais mon corps se pressa instinctivement contre le sien.

Cependant nous n'étions pas déraisonnables. Les gestes de tendresse que nous échangions demeuraient anodins. Il aimait que je le réconforte lorsqu'il s'était disputé une fois de plus avec sa femme.

Puis, un jour où il était arrivé triste et abattu au laboratoire, il me demanda :

— Pourrais-tu imaginer devenir ma femme ? Quand tout ça sera fini ?

Je répondis par l'affirmative – mon cœur lui appartenait. Un instant plus tard, nous nous retrouvâmes sur le canapé, où il lui arrivait de dormir lorsqu'il passait la nuit dans son laboratoire. Il m'assura qu'il ne ferait rien contre mon gré – moi, j'avais terriblement envie de lui.

Je savourai ses caresses et ses baisers, comblée de l'entendre me parler de la passion que je lui avais inspirée. L'attrait de l'interdit m'excitait et je me laissai dévêtir. Lorsqu'il me pénétra, je fus au septième ciel en dépit de la brève douleur que je ressentis. Il se montra si précautionneux que j'en redemandai. Lorsque je rentrai chez moi, attentive à ne rien laisser paraître, je me pris à rêver de mariage pour la première fois de ma vie.

Cela s'était passé à la mi-décembre de l'année précédente. Depuis, nous n'avions pas refait l'amour, donnant la préférence à d'autres moyens de nous satisfaire. Il parlait de moins en moins souvent de sa femme, en quoi je voyais le signe que le divorce serait bientôt prononcé. Mais rien ne se déroula comme je l'avais pensé.

— Votre café ! dit Hilde en posant la tasse et le verre d'eau sur la table. N'hésitez pas si vous changez d'avis à propos du streusel. Il est meilleur frais.

Il ne l'était sans doute plus tout à fait. Le pâtissier le faisait en début de matinée, or il était déjà 17 h 15.

— Merci, répondis-je.

Tandis que je la regardais prendre la commande du nouveau venu, qui s'était plongé dans la lecture du journal, la clochette tinta à nouveau. Quelqu'un s'essuya les pieds sur le paillasson en soufflant légèrement. En tournant la tête sur le côté, je reconnus Georg. Il portait un trench-coat beige et je me demandai comment j'avais pu le confondre avec un autre. Il possédait une aura bien à lui.

Il secoua son parapluie, le rangea dans le petit récipient prévu à cet effet, puis balaya la salle du regard. Avant que je lui fasse signe, il me vit et se dirigea vers moi.

— Je suis en retard, excuse-moi, dit-il en me posant la main sur l'épaule.

Personne ne nous connaissait en ce lieu mais, lorsque nous étions en public, il se bornait toujours à une cordialité anodine.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? s'enquit-il, sentant que je tremblais. Tu es bien pâle. Il y a un problème ?

Comme j'aurais aimé pouvoir répondre qu'il m'avait manqué, tout simplement !

— Assieds-toi, s'il te plaît, repartis-je en entourant ma tasse de mes mains.

— Tu as l'air si grave, répliqua-t-il tandis qu'une ride d'inquiétude se creusait entre ses sourcils. Il est arrivé quelque chose à tes parents ?

— Non, ce n'est pas ça…

Je m'interrompis et le fixai comme pour m'imprégner à nouveau des détails pourtant si familiers de son visage : les yeux bleu foncé, les épais cheveux bruns toujours un peu en désordre, le nez légèrement courbe, la bouche sensuelle entourée d'une ombre de barbe.

— Je suis allée voir le Dr Sahler, poursuivis-je.

Ce nom ne lui disait visiblement rien. Et, pour ma part, je l'avais trouvé dans l'annuaire.

— Qui est-ce ? Un collègue ? demanda-t-il, perplexe[1].

— Une gynécologue.

Bien qu'elle m'ait auscultée très précautionneusement, je frissonnai en repensant à l'examen auquel je m'étais soumise. Faisant un effort pour me ressaisir, je tournai le regard vers le client absorbé par son journal en me demandant s'il pouvait nous entendre. Puis je me penchai vers Georg.

— Je suis enceinte, chuchotai-je.

Il me fixa avec incrédulité.

— Ce n'est pas possible ! Nous n'avons…

— Manifestement, il a suffi d'une fois. Mes dernières règles remontent à deux mois.

Georg se passa la main sur le visage.

— Pourquoi tu n'es pas allée la voir plus tôt ?

Je lui lançai un regard ébahi. Qu'est-ce que cela aurait changé ? D'ailleurs, elle n'aurait certainement pas été capable de détecter la grossesse à un stade si précoce.

— Nous avions été prudents. Et puis mes règles sont parfois irrégulières.

J'avais le visage en feu. Il n'était pas dans mes habitudes de parler de ce genre de chose, même avec ma mère. Mais Georg en savait plus qu'elle sur mon corps : si elle m'avait enfantée, lui m'avait enseigné la passion.

J'essayai de deviner ses pensées. Il paraissait plongé dans une intense réflexion – en bon scientifique qu'il

1. En allemand, le titre « docteur » s'applique aussi bien au titulaire d'une thèse universitaire qu'à un médecin. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

était, sans doute était-il en train d'évaluer l'éventail des options.

— Je pourrais te donner l'adresse d'un médecin capable de… régler le problème, dit-il enfin.

Je mis un instant à comprendre le sens de sa proposition.

— Tu veux que je m'adresse à une faiseuse d'anges ?

Entendant le lecteur refermer son journal, je tournai la tête vers lui, alarmée. Avait-il suivi notre échange ?

— Tu es séparé de ta femme, nous pourrions…

— C'est compliqué, repartit Georg.

— Pardon ? répliquai-je, n'en croyant pas mes oreilles.

— Brunhilde a retiré sa demande de divorce par crainte du scandale. Voilà pourquoi je me suis montré prudent.

Il rougit. J'essayai de saisir ce qu'il voulait me laisser entendre. Il me semblait être sur une corde raide, prête à choir.

— Tu étais pourtant d'accord avec son souhait de divorcer, non ? articulai-je avec peine.

— Oui, je… c'est-à-dire… je n'avais pas vraiment le choix, n'est-ce pas ? Nous nous étions éloignés l'un de l'autre… Mais j'ai un fils, je dois penser à lui. Et à présent que nos relations s'améliorent…

Je me sentis soudain glacée. Mon esprit cherchait désespérément à comprendre, à saisir le sens de la situation. Georg devait penser à son fils…

— Et mon enfant ? répliquai-je. Tu ne trouves pas que tu devrais penser à lui ?

Je me rendis compte qu'il n'y avait guère de lieu moins adapté à cette discussion qu'un café.

— Si tu informais ton épouse, elle n'hésiterait plus à demander le divorce.

— Et de quoi aurais-je l'air ? rétorqua-t-il avec brusquerie. D'un homme adultère. Je pourrais dire adieu à ma carrière, ma vie serait finie.

Et moi, qu'allais-je devenir ? Je le regardai dans les yeux ; je ne le reconnaissais plus. Était-ce là l'homme qui, quelques mois plus tôt, déplorait la faillite de son couple ?

Soudain, je compris. Comment avais-je pu être si bête ? Pourquoi n'avais-je pas attendu d'avoir la bague au doigt pour lui sacrifier ma virginité ? À présent, on pourrait croire que j'avais cherché à m'immiscer dans un couple uni. Georg s'était servi de moi. Il m'avait exploitée.

La colère que je sentis naître n'était hélas pas assez forte pour prendre le dessus. J'étais en proie à la peur et au désespoir ; je me sentais proche de la nausée. Que diraient mes parents ? J'aurais vingt et un ans en août, six mois plus tard – six mois pendant lesquels je serais encore assujettie à la volonté de mon père.

Heinrich Krohn avait fait beaucoup pour moi et je ne redoutais rien tant que sa réaction lorsqu'il saurait que j'étais enceinte et que le père de l'enfant ne m'épouserait pas.

Georg se passa la main dans les cheveux avec nervosité.

— Je suis navré mais, dans ces conditions, je crois qu'il ne nous reste qu'une solution…

— Faire disparaître l'enfant ?

Je secouai la tête avec incrédulité tandis que mes yeux s'emplissaient de larmes. Je ne m'étais pas dissimulé que la situation serait difficile, mais pas un instant je n'avais envisagé de ne pas donner naissance à cet enfant.

— Tu vois une autre possibilité ?

— Mon père me jettera dehors s'il découvre ce qu'il s'est passé, répondis-je tout bas. Je… j'ai besoin d'un soutien jusqu'à ce que je puisse prendre moi-même en charge mes affaires. Et…

Je m'interrompis. Je ne lui avais jamais rien demandé. C'était lui qui m'avait promis que nous pourrions vivre et travailler ensemble après son divorce. Mais l'enfant que je portais avait tout changé.

— Je veux continuer mes études, repris-je tout en sachant que cela devait paraître présomptueux.

— Alors ta solution c'est l'argent ? En échange de ton silence ? Je paie et tu ne fais pas de scandale ?

— Est-ce que je t'ai menacé ? répliquai-je en secouant la tête.

Décidément, ce n'était plus l'homme à qui je m'étais donnée.

— Je te demande de m'aider, c'est tout ! Afin de ne pas me retrouver à la rue ! répliquai-je en m'efforçant de garder le contrôle de ma voix. Au pire, mon père s'arrangera pour qu'on me prenne l'enfant.

— Ce ne serait pas une mauvaise solution, repartit Georg, le regard froid, tandis que je le considérais, pétrifiée.

À cet instant, Hilde s'approcha de notre table.

— Et pour monsieur, qu'est-ce que ce sera ? s'enquit-elle, bloc et crayon à la main.

— Rien, merci ! rétorqua Georg. Je ne comptais pas m'attarder.

Le regard perplexe de la serveuse me fit craindre une remarque de sa part, mais elle se détourna en soufflant et s'éloigna.

Ma peur s'était transformée en une sorte de bloc compact, une pierre qui m'entraînait au fond de l'eau.

— Alors tu ne m'aideras pas ? repris-je, désespérée. Pourtant, au début, il y a quelques semaines, tu m'as demandé si je t'épouserais une fois ton divorce prononcé.

Je pouvais évidemment le contraindre à m'apporter son soutien, provoquer un scandale. Mais qu'en résulterait-il ? Je perdrais la face et il prétendrait sans doute ne pas être le père de l'enfant. Ma famille serait discréditée elle aussi et mon père, menacé par la ruine. Je n'avais pas la force de mener un tel combat, je le savais.

— Je vais réfléchir, déclara Georg en se levant. Ne parle à personne de tout ça. N'évoque pas non plus ta grossesse devant tes parents. Tu m'as bien compris ? Sinon tu n'auras rien de moi. Je reprendrai contact avec toi.

Sur ce, il se détourna et quitta le café.

Je le suivis des yeux, effondrée, envahie par l'angoisse. Qu'avais-je fait ? J'aurais voulu pouvoir remonter le temps et répondre « non » à Georg lorsqu'il m'avait proposé de devenir son assistante. Mais je ne pouvais rattraper cette erreur.

Des larmes de honte et de remords me montèrent aux yeux. Je me levai d'un bond, jetai quelques pièces sur la table et pris la fuite. Hélas, je ne pouvais pas me fuir moi-même.

CHAPITRE 2

L'immeuble dont mes parents louaient le premier étage était éclairé lorsque je pénétrai dans la cage d'escalier. Je marquai une halte et tendis l'oreille. Sans être particulièrement curieux, nos voisins s'attendaient que nous engagions la conversation lorsque nous nous croisions.

En cet instant, je n'avais nulle envie d'avoir à dire : « Bonsoir, monsieur le conseiller commercial. Comment va votre épouse ? » J'aurais préféré me réfugier à la cave plutôt que laisser voir mes yeux rougis par les larmes versées en chemin. Mais il n'y avait pas de bruit dans l'escalier. La personne qui m'avait précédée, quelle qu'elle soit, avait simplement oublié d'éteindre la lumière.

Je pris une grande inspiration et refermai la porte de l'immeuble derrière moi. Depuis que je faisais des études, il m'arrivait de ne pas être de retour avant le soir. Et, le jeudi, lorsque je travaillais avec Georg, je rentrais encore plus tard.

Au début, mes parents s'étaient montrés soupçonneux – il n'était guère convenable qu'une jeune femme passe du temps seule avec son professeur. Aussi avais-je inventé d'autres assistants et créé un environnement inoffensif de fioles Erlenmeyer, d'éprouvettes et de becs Bunsen sur d'ennuyeuses paillasses de laboratoire. Dans les premiers temps, d'ailleurs, il en avait bien été ainsi.

Par la suite, quand nous avions pris l'habitude de nous aimer sur le canapé, j'avais toujours veillé avec le plus grand soin à ce que ma tenue et ma coiffure ne soient pas différentes de ce qu'elles étaient le matin à mon départ. J'étais certaine que mes parents n'avaient rien remarqué. Mais, après ce qui s'était passé ce jour-là, serais-je en état de soutenir le regard de ma mère ? Ses yeux gris me donnaient souvent l'impression de lire en moi à livre ouvert.

Et puis il y avait mon père. Heinrich Krohn était prussien dans l'âme : rien ne comptait plus pour lui que le devoir, la morale, l'ordre et la bienséance. Dès l'enfance, j'avais appris qu'il pouvait être aimable – à condition qu'on se plie à sa volonté. Dans le cas contraire, il réagissait avec une dureté effrayante.

Jusque-là, je n'avais pas eu de peine à répondre à ses attentes. Mais cette fois j'avais enfreint tous les principes qui lui paraissaient sacrés. Il accueillerait mes manquements avec colère, cela ne faisait aucun doute. Peut-être m'enlèverait-il l'enfant. Peut-être aussi me déshériterait-il.

Je montai l'escalier avec la sensation que mon corps était plus pesant que d'habitude. Du deuxième me parvenait la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. M. le conseiller commercial était chez lui. Quelque chose devait l'avoir irrité, car il ne mettait Beethoven sur son

gramophone que lorsqu'il était de mauvaise humeur. Avait-il lu dans le journal un article qui lui avait déplu ? S'était-il disputé avec sa femme ? Je ne les avais jamais entendus se quereller, mais le fait est que Beethoven résonnait souvent dans le couloir.

Les sonorités dramatiques de la *Neuvième* renforcèrent mon angoisse tandis que je glissais la clé dans la serrure. En entrant, je fus accueillie par une odeur de viande. Le lundi, on mangeait les restes du rôti dominical, réchauffés et servis sur du pain avec de la moutarde – un plat que mon père aimait beaucoup.

J'éprouvai aussitôt une sensation d'écœurement. Depuis que je n'avais plus mes règles, certaines de mes perceptions sensorielles avaient changé. Je trouvais soudain un goût de chlore au gruau de fruits rouges de ma mère, le rôti me paraissait fétide, le pain avait un arrière-goût qui me donnait la nausée.

— Je suis rentrée ! lançai-je avec le plus grand naturel possible.

Je suspendis mon manteau dans la penderie et j'allai déposer mon sac dans ma chambre. Mon regard tomba sur mon reflet dans la glace. Mon état n'était pas encore visible sous ma blouse ample à col lavallière bleu marine et ma jupe en tweed à hauteur de genou, mais le Dr Sahler m'avait dit que ce n'était plus qu'une question de temps.

Si la fatigue qui se lisait sur mes traits n'avait rien d'inhabituel après une longue journée à l'université, j'avais tout de même des cernes marqués sous les yeux. Je retirai mes lunettes et, tandis que le monde devenait flou, je me frottai le visage de mes mains glacées.

Comme je regrettais que ma discussion avec Georg ait tourné court ! Certes, dans le cas contraire, je n'aurais

pas pu informer mes parents de la situation sans autre forme de procès. Ma mère en aurait eu une syncope et mon père se serait mis dans une colère noire. Mais savoir que je pouvais compter sur Georg m'aurait été précieux.

Je remis mes lunettes, vérifiai la tenue de mon chignon et me redressai. Il ne restait que quelques heures avant la fin de la soirée et, après le dîner, je pourrais sûrement me retirer sous le prétexte de devoir travailler. Je tiendrais jusqu'au moment de me coucher, et le lendemain serait un autre jour. Après avoir pris le temps de réfléchir, Georg déciderait peut-être de m'aider, ne serait-ce qu'en me proposant un hébergement et un peu d'argent.

Je me rendis au salon, où mon père était assis devant la radio. Depuis que nous avions l'appareil, il lisait le journal et écoutait de la musique pendant la soirée.

— Bonsoir, papa, dis-je en l'embrassant sur la joue.

On m'avait appris à le saluer en premier lorsque je rentrais.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Mais, très bien, répondit-il en me regardant par-dessus ses lunettes.

Contrairement à ce que pensaient la plupart des gens, ma myopie n'était pas la conséquence de lectures prolongées, mais un héritage de ma famille paternelle.

— Et toi ? Le semestre touche à sa fin. Vous avez des examens ?

— Non, mais plusieurs mémoires à rédiger pendant les vacances.

— Tu feras ça les doigts dans le nez ! Tu n'es pas une Krohn pour rien !

Il posa le journal sur ses genoux et tapota un article.

— Tiens, prends ce Budnikowsky avec son commerce de savons à Hambourg. Il vient d'ouvrir une

filiale ! Quand tu auras fini l'université, on se mettra à l'œuvre !

— Oui, papa, répondis-je en m'efforçant de faire bonne figure.

— Ah, voilà ma fille ! lança ma mère en entrant dans la pièce. Il te reste encore un peu d'énergie pour m'aider à la cuisine ?

— Tu devrais engager une bonne, Lisbeth, grommela mon père. Et une cuisinière. Je ne comprends pas que tu prennes tout en charge. Nous pouvons nous le permettre, tout de même !

— La cuisine d'une employée ne te conviendrait peut-être pas, répondit ma mère.

— Je vais t'aider, intervins-je. Je viens d'arriver et papa me parlait de Budnikowsky.

— Budni… qui ? On a de nouveaux voisins ?

— Non, c'est un marchand de savons d'Hambourg, repartit mon père. Ce qu'il est capable de faire, on le fera aussi. Écoutez-moi bien : d'ici deux ans je vous dis qu'on ouvrira une filiale à Potsdam.

— Pourquoi pas plutôt dans un autre quartier de Berlin ? demandai-je. À Friedrichshain, par exemple ?

— Non, c'est de la petite bière. Il nous faut une autre ville ! Que le nom Krohn soit sur toutes les lèvres. Notamment dans le quartier de Babelsberg, où se trouve le grand studio de cinéma fréquenté par les vedettes. Elles ont constamment besoin de parfum et de produits de maquillage.

— On en parlera plus tard, intervint ma mère en posant la main sur mon bras. Pour le moment, j'ai besoin de notre fille.

Enfant, j'avais passé des heures dans la cuisine. À l'époque où mon père venait d'ouvrir son premier

magasin, nous occupions un appartement d'un standing inférieur au troisième étage. De la fenêtre de la cuisine j'avais vue sur la cour, où jouaient les autres enfants, dont Henny, que je connaissais depuis mon plus jeune âge. L'hiver, c'est à côté du poêle qu'il faisait le plus chaud. J'adorais les odeurs qui flottaient dans la pièce.

Depuis que j'étais enceinte, en revanche, ce n'était plus le cas.

— Tiens, coupe la viande en tranches, dit ma mère en me tendant le couteau. Tu as le compas dans l'œil, toi.

De nouveau, je me sentis nauséeuse. Un condisciple de ma promotion qui était végétarien, ce qui lui valait beaucoup de railleries, soutenait qu'en consommant des bêtes abattues nous nous nourrissions de cadavres. Et qu'à ce compte-là on pouvait tout aussi bien manger des êtres humains. Il ajoutait que, dans les abattoirs, on embauchait des gens chargés de débarrasser la viande de ses asticots afin qu'on puisse la vendre.

Pourquoi ses propos me revenaient-ils soudain en tête ? Je me sentis prise de vertige et j'eus beau faire appel à toute ma volonté, rien n'y fit. Les paroles de ma mère se fondirent dans le grondement qui emplissait mes oreilles. Le monde se mit à tanguer sous mes yeux tel un navire pris par la tempête. Je voulus me retenir au bord de la table, mais le sol se déroba sous mes pieds et tout devint noir.

Lorsque j'ouvris les paupières, je crus que c'était le matin et que je me trouvais encore au lit. J'avais sans doute laissé passer l'heure de me lever, car je distinguais les contours flous du visage de mon père. Puis je sentis qu'on me tapotait les joues.